



HAL
open science

Les Goncourt et l'Histoire de la société française pendant la Révolution : Michelet modèle ou contre-modèle ?

Dominique Pety

► **To cite this version:**

Dominique Pety. Les Goncourt et l'Histoire de la société française pendant la Révolution : Michelet modèle ou contre-modèle ?. Cahiers Edmond et Jules de Goncourt, 2016, Le XVIIe siècle des Goncourt, 1 (23), pp.105-122. 10.3406/cejdg.2016.1199 . hal-02464823v2

HAL Id: hal-02464823

<https://hal.univ-smb.fr/hal-02464823v2>

Submitted on 7 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les Goncourt et l'*Histoire de la société française pendant la Révolution* : Michelet modèle ou contre-modèle ?

Dominique Pety

Citer ce document / Cite this document :

Pety Dominique. Les Goncourt et l'*Histoire de la société française pendant la Révolution* : Michelet modèle ou contre-modèle ?. In: Cahiers Edmond et Jules de Goncourt n°23, 2016. Le XVIIIe siècle des Goncourt. pp. 105-122;

doi : <https://doi.org/10.3406/cejdg.2016.1199>

https://www.persee.fr/doc/cejdg_1243-8170_2016_num_1_23_1199

Fichier pdf généré le 06/01/2020

**Les Goncourt et l'*Histoire de la société française*
pendant la Révolution :
Michelet modèle ou contre-modèle ?**

De grandes histoires politiques de la Révolution ont été publiées dans la première moitié du XIX^e siècle : (Thiers, Mignet, Buchez et Roux, Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Esquiros...). Il n'est donc plus possible, pour des historiens débutants, d'exploiter simplement la même veine et de rivaliser avec d'illustres modèles : un rêve de Jules de Goncourt, relaté dans le *Journal* en 1854, au moment où les deux frères travaillent à l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*, montre bien qu'un Thiers fait pour eux figure d'ainé écrasant¹. En marge de ces grands ouvrages, ils forment donc d'abord le projet plus modeste d'une « Histoire du plaisir sous la Terreur »².

De Michelet vu par les Goncourt en ces années 1854-55, où ils rédigent leurs premiers textes d'histoire, on ne sait rien : aucune mention dans le *Journal*, dans les préfaces, dans la correspondance. Ils s'opposent diamétralement sur le plan politique : Michelet, que la Monarchie de Juillet a consacré comme historien et archiviste, est devenu le chantre du peuple à l'approche de la révolution de 1848 ; ils sont, quant à eux, des nostalgiques de l'Ancien Régime, même si leur père, qu'ils ont peu connu, fut un héros de la Grande Armée. Cependant, lorsque le Second Empire débute, ils ont tous trois à s'en plaindre : Michelet destitué et privé de revenus quitte Paris pour finir d'écrire en province son *Histoire de la Révolution française* commencée en 1847 ; les Goncourt ont publié le jour du coup d'État leur tout premier roman, qui passe complètement inaperçu ; le *Journal* les montre surtout sidérés de cette démonstration de force pour s'emparer du pouvoir.

C'est quelques années après, en 1858, qu'une admiration pour Michelet écrivain se manifeste dans le *Journal*. Même si l'antagonisme politique demeure (pour les Goncourt, parler du peuple, c'est notamment dresser le portrait du voyou³), des considérations sur le style de Michelet montrent qu'ils le lisent avec

1. E. et J. de Goncourt, *Journal*, t. I : 1851-1857, édition critique sous la direction de Jean-Louis Cabanès, Paris, Champion, 2005, p. 172 (voir aussi 26 juillet 1858, t. II, p. 109).

2. Voir mon article « Les Goncourt et l'*Histoire de la société française pendant la Révolution* : montages documentaires, modèles énonciatifs et statut de l'historien », numéro spécial « Les frères Goncourt », *Europe*, nov.-déc. 2015, sous la direction de Jean-Louis Cabanès, p. 36-47.

3. E. et J. de Goncourt, *Journal*, 1858, *op. cit.*, t. II, p. 40.

attention, lui qu'ils considèrent comme un « grand poète¹ » ; et ils seront reçus, dans les années 1860, chez l'historien².

Néanmoins on peut se demander si Michelet n'est pas, dès 1854, une des sources non avouées de l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*. Non seulement sa méthode historique aura chez les Goncourt à la fois une résonance immédiate et des prolongements lointains³, mais on peut également découvrir des emprunts très précis, à la limite du pastiche, opérés par les deux frères, alors qu'ils semblent, en d'autres endroits, tourner résolument le dos à une histoire politique qu'ils écartent pour faire émerger d'autres systèmes de représentations.

La méthode historique

À la fin du tome II de son *Histoire de la Révolution française*, qui paraît en novembre 1847, Michelet a adjoint un texte, intitulé « De la méthode et de l'esprit de ce livre », qui résume l'orientation et la méthode adoptées. Il met notamment l'accent sur le nouveau type de documents qu'il a sollicités :

Quant à nous, qui n'avons nullement négligé les livres, et qui, là où les livres se taisaient, avons cherché, trouvé des secours immenses dans les sources manuscrites, nous n'en avons pas moins, en toute chose de moralité historique, consulté avant tout la tradition orale⁴.

Au-delà des livres, de l'histoire officielle, et de ce que Michelet appelle l'histoire des « faiseurs de systèmes⁵ », il met en valeur de nouveaux types de sources, orales, ou manuscrites. En ce qui concerne les manuscrits, il pense particulièrement aux procès-verbaux des fédérations de province, sur lesquels il s'est largement appuyé dans la première partie de ce tome II, qui s'achève sur la fête de la Fédération du 14 juillet 1790, et il souligne le prix de ces documents jusqu'alors peu exploités :

1. *Ibid.*, 2 juillet 1858, t. II, p. 99.

2. *Ibid.*, t. II, p. 734 (« Michelet », Répertoire).

3. Montesquiou qualifia Edmond de Goncourt de « Michelet délicat, résurrectionniste / De l'histoire aux mots fins, au gracieux détail » (« Offrande à Edmond de Goncourt », repris dans *Les Hortensias bleus*, Charpentier et Fasquelle, 1896).

4. Michelet, *Histoire de la Révolution française* [1847-1853], éd. Gérard Walter, Gallimard, Folio Histoire, 2007, t. I, vol. 1, « De la méthode et de l'esprit de ce livre », p. 282 (je me réfère dans l'analyse ci-dessus au positionnement initial de ce texte dans l'édition originale Chamerot de 1847, en fin du Livre IV). Michelet donne un exemple de cette « tradition orale : « ce que vous pouvez apprendre, si vous entrez le soir à ce cabaret de village, ce que vous recueillerez si, trouvant sur le chemin un passant qui se repose, vous vous mettez à causer de la pluie et du beau temps ». On peut se demander si ce ne sont pas là les premiers germes de ce qui deviendra, pour Goncourt ou Zola à partir des années 1870, le « document humain ».

5. *Ibid.*, p. 286.

Les Mémoires sont des plaidoyers pour telle cause individuelle, les journaux plaident de même pour l'intérêt des partis. J'ai fouillé dans d'autres sources, jusqu'ici trop négligées, et j'ai vu avec admiration que, pour souscrire au jugement de l'ignorance populaire, c'est la science qui m'avait manqué...

Lisez les procès-verbaux des Fédérations ; comparez-les aux documents imprimés de l'époque¹.

Au cours du tome II, il a d'ailleurs eu l'occasion d'évoquer la réalité physique des ces documents :

La plupart des fédérations ont elles-mêmes conté leur histoire. Elles l'écrivaient à leur mère, l'Assemblée nationale, fidèlement, naïvement, dans une forme bien souvent grossière, enfantine [...]

J'ai retrouvé tout cela, entier, brûlant, comme d'hier, au bout de soixante années, quand j'ai récemment ouvert ces papiers, que peu de gens avaient lus. [...] Le détail matériel les a fort préoccupés; nulle écriture assez belle, nul papier assez magnifique, sans parler des somptueux petits rubans tricolores pour relier les cahiers²...

Ce choc du document d'époque, ce constat de l'émotion qu'il suscite, et de sa capacité à donner à voir le moment disparu par sa simple existence matérielle, qu'il importe donc de scruter de près, ont sans doute frappé les Goncourt et leur ont ouvert la voie d'une nouvelle écriture historique, qu'ils vont pour leur part mettre en œuvre après la découverte d'une collection particulière de documents sur la Révolution française, début 1854 :

Tout cet hiver, travail enragé pour notre histoire de la Révolution. Nous emportons des quatre cents brochures d'un coup de chez M. Peyrot qui loge rue des Martyrs. Nous les dépouillons tout le jour. Nous écrivons notre livre la nuit³.

Cette histoire fondée sur de nouvelles sources documentaires, et qui entend renouveler l'histoire officielle, en donnant à voir des éléments jusqu'alors passés sous silence, ils cherchent, au fur et à mesure de leurs travaux, à la définir avec plus de précision. Ils parlent d'abord d'« histoire intime⁴ » dans leur préface du 31 janvier 1854 à l'*Histoire de la société française pendant la Révolution* :

Nous avons consulté environ quinze mille documents contemporains : journaux, livres, brochures, etc. C'est dire que derrière le plus petit fait avancé dans ces pages, derrière le moindre mot, il est un document que nous nous tenons prêts à

1. *Ibid.*, p. 286.

2. *Ibid.*, Livre III, chapitre XI, p. 405.

3. E. et J. de Goncourt, *Journal, op. cit.*, fin février 1854, t. I, p. 139.

4. La formule d'histoire intime comme revers de la grande histoire apparaît déjà chez Balzac (*Le Médecin de campagne*, 1833).

fournir à la critique. C'est dire que cette histoire intime appartient, sinon à l'histoire grave, du moins à l'histoire sérieuse¹.

Dans une lettre où ils répondent au critique Armand de Pontmartin, ils avancent la notion « d'histoire sociale » :

Par la société française, nous avons voulu signifier la nation française, tout entière, de la multitude à l'élite, considérée dans l'ensemble de ses mœurs [...]. Mais, jusqu'à présent, l'histoire sociale a si peu préoccupé les esprits, que les termes mêmes d'appellation de cette histoire, ne sont guère fixés, et que c'est un peu le contenu du volume qui décide le sens de l'étiquette².

Ils utilisent également la formule « d'histoire humaine » dans des préfaces postérieures où ils s'efforcent de définir plus précisément leur démarche, qui procède de plus en plus à partir de documents inédits, souvent autographes :

Qu'est-ce donc que cette science sans dédain, cette peinture qui descend à tout sans s'amoindrir, cette sagacité déductive, cette reconstitution du microcosme humain avec un grain de sable ? C'est l'histoire intime, c'est ce roman vrai que la postérité appellera peut-être un jour l'histoire humaine³.

L'Histoire humaine, voilà l'histoire moderne ; l'histoire sociale, voilà la dernière expression de cette histoire⁴.

Quelques années plus tard (1864), quand ils rééditent leurs deux premiers textes d'histoire (*Histoire de la société française pendant la Révolution et pendant le Directoire*), c'est la formule d'« histoire sociale » qu'ils retiennent finalement dans un discours beaucoup plus assuré, qui sait mieux mettre en avant la nouveauté des sources et l'ambition « résurrectionniste », sous laquelle on reconnaît l'influence de Michelet⁵ :

1. E. et J. de Goncourt, Préface de la première édition, datée du 31 janvier 1854 et reproduite dans le recueil conçu en 1888 par E. de Goncourt, *Préfaces et manifestes littéraires* (éd. Flammarion et Fasquelle, [1926], p. 153-155). Voir aussi mon ouvrage *Poétique de la collection au XIX^e siècle. Du document de l'historien au bibelot de l'esthète*, Nanterre, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2010 (« La pièce de collection comme document », p. 69 sq.).

2. J. de Goncourt, *Lettres*, introduction d'H. Céard, éd. Flammarion et Fasquelle, [1930], 1^{er} novembre 1854, p. 108.

3. E. et J. de Goncourt, Préface aux *Portraits intimes du XVIII^e siècle* (1857-1858), dans *Préfaces et manifestes littéraires*, op. cit., p. 168.

4. E. et J. de Goncourt, Préface aux *Maitresses de Louis XV* (1860), dans *Préfaces et manifestes littéraires*, op. cit., p. 177.

5. Voir notamment cet extrait de « De la méthode ... » (Michelet, *Histoire de la Révolution française*, op. cit., p. 287-288) : « Voilà ce que nous demande la France, à nous autres historiens : non de faire de l'histoire, elle est faite pour les points essentiels [...] mais de rétablir la chaîne des idées, des faits [...] on ne devine une telle histoire qu'en la refaisant d'esprit et de volonté, en la revivant, en sorte que ce ne soit pas une histoire, mais une vie, une action. » Certes, les Goncourt

L'histoire politique de la Révolution est faite et se refait tous les jours. L'histoire sociale de la Révolution a été tentée pour la première fois dans ces études [...] Pour cette nouvelle histoire, il nous a fallu découvrir les nouvelles sources du Vrai, demander nos documents aux journaux, aux brochures, à tout ce monde de papier mort et méprisé jusqu'ici, aux autographes, aux gravures, aux dessins, aux tableaux, à tous les monuments intimes qu'une époque laisse derrière elle pour être sa confession et sa résurrection¹.

À la lecture de Michelet les Goncourt ont aussi appris comment on peut opérer le montage documentaire², ou comment exploiter des documents iconographiques³, et comment l'histoire peut se restituer dans sa progression au jour le jour, au rebours des images monolithiques établies *a posteriori* :

Nous avons jugé les actes, à mesure qu'ils se présentent, jour par jour, et heure par heure. [...] Que d'hommes en un homme ! Qu'il serait injuste, pour cette créature mobile, de stéréotyper une image définitive ! Rembrandt a fait trente portraits de lui, je crois, tous ressemblants, tous différents. J'ai suivi cette méthode ; l'art et la justice me la conseillaient également. Si l'on prend la peine de suivre dans ces deux volumes chacun des grands acteurs historiques, on verra que chacun d'eux a toute une galerie d'esquisses, touchées chacune à sa date, selon les modifications physiques et morales que subissait l'individu⁴.

C'est cette démarche qui inspirera très probablement la préface du *Journal*, qu'Edmond de Goncourt rédige en août 1872 :

Dans cette autobiographie au jour le jour, entrent en scène les gens que les hasards de la vie ont jetés sur le chemin de notre existence. Nous les avons pourtraicturés ces hommes, ces femmes dans leurs portraits du jour et de l'heure, les reprenant au cours de notre journal, les remontrant plus tard sous des aspects différents et selon qu'ils changeaient et se modifiaient⁵.

seront quant à eux moins attachés à l'idée de rétablir une causalité, ou de revivre en acte le passé : ils demeurent spectateurs des images qu'ils recréent.

1. E. et J. de Goncourt, *Préfaces et manifestes littéraires*, *op. cit.*, p. 158-159.

2. « Je n'ai pas besoin de dire que j'ai tiré tout ce chapitre des journaux de Marat et de Desmoullins, en rapprochant seulement ce qui est divisé, et changeant à peine quelques mots. » (Michelet, *Histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, Livre IV, chap. VI, p. 504).

3. « Ce portrait (collection de M. de Saint-Albin) représente, selon moi, Danton en 90, au moment où le drame se noue, Danton relativement jeune, dans une étonnante concentration de sang, de chair, de vie, de force. C'est Danton *avant*. – Un petit et merveilleux dessin de David, fait à la plume, dans une séance de nuit de la Convention, donne Danton *après*, Danton à la fin de 93, les yeux bien ouverts alors, mais si cruellement creusés ! lançant la terreur, mais visiblement le cœur déchiré ! » (*ibid.*, p. 505).

4. *Ibid.*, p. 290.

5. E. et J. de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. I, p. 37-38.

Si dans leurs textes d'histoire, particulièrement ceux qui mettent en scène les grâces féminines de l'Ancien Régime, les Goncourt marchent dans les pas de Michelet en cherchant la résurrection d'une époque à partir de ses traces matérielles inédites, cette histoire se fait à distance, et sous le signe du plaisir de la collection, et on comprend qu'elle porte l'empreinte d'un sourire :

Ce sera dans la communion de cette inspiration d'un temps, sous la possession de son charme et de son sourire, que l'historien arrivera à vivre par la pensée aussi bien que par les yeux dans le passé de son étude et de son choix, et à donner à son histoire cette vie de la ressemblance, la physionomie de ce qu'il aura voulu peindre¹.

En revanche, le *Journal*, comme l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet, sera ce livre au seuil duquel il y a un mort : le père dans un cas², le frère dans l'autre. C'est ainsi qu'Edmond de Goncourt rejoint, au moment où il reprend seul la plume après les années 1870, la gravité de ton d'un Michelet pour écrire ces fragments d'histoire contemporaine qui constituent le *Journal*, où l'implication personnelle donnera plus d'intensité à la nécessité de « faire revivre³ ».

Déambuler dans le Paris des clubs et des cafés

Dans l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*, il y a un chapitre qui semble particulièrement inspiré par l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet : c'est celui où, décrivant le Paris des cafés, les Goncourt transposent en partie les chapitres que Michelet consacre au Paris des clubs. C'est d'abord visible dans un parallélisme appuyé :

[...] avec la gazette, qui devient le journal, qui de chronique passe pouvoir, et de passe-temps le pain même de la France, les cafés grandissent et se font clubs ; leurs tables sont tribunes, leurs habitués orateurs, leurs bruits motions⁴.

Mais c'est surtout le dispositif énonciatif qui rapproche ces deux textes, et qui s'inspire d'un modèle commun : le guide touristique, qui apostrophe le

1. E. et J. de Goncourt, *Préfaces et manifestes littéraires*, op. cit., p. 181.

2. Voir la préface de 1847 de l'*Histoire de la Révolution française* (« J'ai perdu celui qui si souvent me conta la Révolution [...] j'ai perdu mon père »), qui semble sceller une alliance de l'histoire et des larmes (voir aussi la conclusion du t. II : « Personne en France ne lira cela sans pleurer. »).

3. E. et J. de Goncourt, *Journal* : « Donc notre effort a été de chercher à faire revivre auprès de la postérité nos contemporains dans leur ressemblance animée, à les faire revivre par la sténographie ardente d'une conversation [...] » (op. cit., t. I, p. 37).

4. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, postface de Lucien Descaves, Flammarion-Fasquelle [1928], chap. VIII, p. 188.

lecteur et invite à suivre un narrateur endossant le rôle du cicerone¹. Au tout début du chapitre V du Livre IV, dans lequel il commence la présentation des clubs (Cercle social de l'abbé Fauchet, Club de 89, Club des Jacobins), Michelet fait une allusion aux étrangers en visite à Paris :

Vers la fin de 90, il y eut un moment de halte apparente, peu ou point de mouvement. Rien qu'un grand nombre de voitures qui encombraient les barrières, les routes couvertes d'émigrés. En revanche, beaucoup d'étrangers venaient voir le grand spectacle, observer Paris².

L'énonciation voyante du cicerone se met ensuite en place :

Nous devons bien cet égard au premier théâtre de la Révolution, de faire la première visite au Palais-Royal. Je vous y mène tout droit; j'écarte devant vous cette foule agitée, ces groupes bruyants, ces nuées de femmes vouées aux libertés de la nature. Je traverse les étroites Galeries de bois, encombrées, étouffées, et par ce passage obscur où nous descendons quinze marches, je vous mets au milieu du Cirque.

On prêche! qui s'y serait attendu, dans ce lieu, dans cette réunion, si mondaine, mêlée de jolies femmes équivoques? [...] Au premier coup d'œil, on dirait d'un sermon au milieu des filles... Mais, non, l'assemblée est plus grave, je reconnais nombre de gens de lettres, d'académiciens; au pied de la tribune, je vois M. de Condorcet³.

La rédaction manuscrite de ce passage thématise encore davantage la figure de l'étranger qu'il faut guider à travers la capitale :

Lecteur d'aujourd'hui, si loin de ces temps, habitant du brillant Paris de la paix, plus étranger qu'aucun étranger au Paris d'alors, il faut que je vous y conduise, que je vous mène à ses clubs ; là se débat la destinée [...] / J'ajourne la rive gauche, ses rues sombres, son club des Cordeliers, le volcan de la république, j'ajourne Danton et Desmoulins, Legendre et Marat – je vais droit au Palais-Royal⁴.

Les Goncourt, qui commencent eux aussi leur tournée des cafés par le Palais-Royal, mentionnent explicitement le guide de visite auquel ils ont eu recours : c'est le *Tableau du nouveau Palais royal* de 1788. Le deuxième tome de cet ouvrage publié sans nom d'auteur s'ouvre par une gravure qui montre le « cirque »

1. Sur le modèle du guide touristique, voir mon analyse dans « Les Goncourt et l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*: montages documentaires, modèles énonciatifs et statut de l'historien », art. cit.

2. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, op. cit., Livre IV, chap. V, p. 473.

3. *Ibid.*, p. 474.

4. Voir la nouvelle édition à paraître de Michelet, *Histoire de la Révolution française*, dir. P. Petitier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, éd. D. Pety et H. Leuwers.

dont parle Michelet, c'est-à-dire ce bâtiment étroit et long qui occupe tout le milieu du Palais-Royal, initialement destiné à des exercices d'équitation et d'escrime, et qui est dans les faits une salle de spectacle et de danse, où, les jours creux, l'abbé Fauchet tient ses réunions politiques à partir d'octobre 1790. Or, dans le chapitre du guide qui décrit précisément le « cirque », on a bien l'impression d'entendre l'énonciation mêlant les questions et les invitations au lecteur qui a servi de modèle à Michelet :

Qu'aperçois-je ? Pourquoi briser ce treillage ? Pourquoi enlever ce superbe tapis de gazon ? Avançons, dis-je à mon conducteur, courons parmi ce monde assemblé ; sachons un peu ce que c'est¹...

Les Goncourt, qui suivent de très près ce guide, commencent comme lui par le café du Caveau, et y conduisent leur lecteur à coup d'impératifs, comme Michelet :

Débouchez dans les galeries du Palais-Royal, par le passage du Perron [...]. Voyez à votre droite toute cette foule bourdonnante, murmurante, discourante, assiégeant jusqu'à deux heures l'entrée de ce café du Caveau² [...].

Ils empruntent également au *Tableau du nouveau Palais royal* leur description du café, de ses activités, et de l'effervescence qui y règne :

Dans le café même, où n'est pas un jeu de dames ni d'échecs, que de bras levés, de voix enflées, d'effervescents, de stentoriens assourdissant les bustes de Gluck, de Sacchini, de Piccini et de Grétry qui ornent les murs, de tous les néologismes inharmoniques de la langue révolutionnaire³ !

Lorsque Michelet poursuit sa visite, quitte le Palais-Royal pour la rue Saint-Honoré et le couvent des Jacobins et arrive, au chapitre suivant, au club des Cordeliers, en face de l'École de médecine, il renoue avec les adresses au lecteur, qui lui permettent de dynamiser un récit qui intègre par ailleurs de longs excursus biographiques (par exemple sur Robespierre ou Marat avant 1790) :

1. *Tableau du nouveau Palais royal*, Londres / Paris, Maradan Libraire, 1788, Première partie, chap. 58, « Le nouveau Cirque », p. 107 sq.

2. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, op. cit., chap. VIII, p. 189-190.

3. *Ibid.*, p. 190-191. Se trouvent ici fusionnés dans une même phrase des éléments dispersés dans le guide : « Les bustes des Gluck, Sacchini, Piccini, Grétry [sic], etc. posés sur des tronçons de colonnes, ajoutent à l'ornement et y donnent un nouveau prix. » (*Tableau du nouveau Palais royal*, op. cit., t. I, chapitre VI, p. 31) ; « c'est un bruit et un bourdonnement incroyables ; chacun veut donner son avis, presque tout le monde parle en même temps, et il faut être bien familiarisé à ce bruit pour comprendre quelque chose » (*ibid.*, p. 32) ; « on ne joue jamais aux échecs » (*ibid.*, p. 33).

Il faut les voir [les Cordeliers] réunis à leurs séances du soir, fermentant, bouillonnant ensemble au fond de leur Etna. J'essaierai de vous y conduire. Allons, que votre cœur ne se trouble pas. Donnez-moi la main¹.

Dans ce lieu, plus que dans les autres, Michelet va insister sur le bruit et répéter le terme de « foule », qui justifie aussi son rôle d'accompagnateur-énonciateur :

Mais à quoi donc m'arrêtais-je ? arrivons aux Cordeliers.

Quelle foule! pourrions-nous entrer ? Citoyens, un peu de place; camarades, vous voyez bien que j'amène un étranger... Le bruit est à rendre sourd ; en revanche on n'y voit guère ; ces fumeuses petites lumières semblent là pour faire voir la nuit. Quel brouillard sur cette foule ! l'air est dense de voix et de cris...

Le premier coup d'œil est bizarre, inattendu. Rien de plus mêlé que cette foule, hommes bien mis, ouvriers, étudiants (parmi ces derniers, remarquez Chaumette), des prêtres même, des moines ; à cette époque, plusieurs des anciens Cordeliers viennent au lieu même de leur servitude, savourer la liberté. Les gens de lettres abondent. Voyez-vous ce doucereux, l'auteur du Philinte, Fabre d'Églantine ; cet autre, à tête noire, c'est le républicain Robert, journaliste qui vient d'épouser un journaliste, M^{lle} Kéralio².

Chez les Goncourt, égale insistance sur la foule, la « même foule » : mais cette « même foule » est polysémique : est-elle seulement la même d'un café à l'autre, et n'est-ce pas aussi pour les Goncourt le moyen de signer discrètement leur emprunt à Michelet ?

Au café de Conti ou de Chartres, même foule, mêmes voix, mêmes rumeurs ; – même bruit, même monde autour des bouteilles de bière anglaise de la Grotte-Flamande, rendez-vous des acteurs de la Montansier ; mêmes nouvellistes, mêmes médecins de la chose publique, se démenant autour du poêle en forme de globe aérostatique du café Italien³.

Il y a en tout cas un passage où l'emprunt thématique et stylistique semble particulièrement net : lorsque les Goncourt décrivent le café de Foi, le café auquel ils accordent le plus d'importance, ils le font en des termes qui rappellent la description du club des Jacobins chez Michelet. D'abord ils font de ce café ce que Michelet fait des Jacobins, une sorte d'État dans l'État : « le café de Foi est au Palais-Royal ce que le Palais-Royal est à Paris : une petite capitale d'agitation, dans le royaume de l'agitation⁴ ». Ensuite, et surtout, ils utilisent pour leur évocation de ce lieu un balisage descriptif selon un dispositif centrifuge puis centripète très proche de celui mis en place par Michelet. Chez Michelet, le présenta-

1. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, op. cit., Livre IV, chap. VI, p. 497.

2. *Ibid.*, p. 499.

3. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, op. cit., chap. VIII, p. 191.

4. *Ibid.*, p. 193.

tif « c'est là » ou « c'est ici », et l'anaphore de ces deux adverbes de lieu organisent la description :

J'aime mieux, à la jaune lueur des réverbères qui de loin en loin percent le brouillard de la rue Saint-Honoré, j'aime mieux suivre le flot noir de la foule qui va toute dans le même sens, jusqu'à cette petite porte du couvent des Jacobins. C'est là que tous les matins, les ouvriers de l'émeute viennent prendre l'ordre des Lameth, ou recevoir de Laclous l'argent du duc d'Orléans. À cette heure, le club est ouvert. Entrons avec précaution, le lieu est mal éclairé... Grande réunion pourtant, vraiment sérieuse, imposante. Ici, de tous les points de la France, vient retentir l'opinion ; ici, pleuvent des départements les nouvelles vraies ou fausses, les accusations justes ou non. D'ici, partent les réponses. C'est ici le grand Orient, le centre des sociétés, ici la grande Franc-Maçonnerie, non chez cet innocent Fauchet, qui n'en a que la vaine forme¹.

Chez les Goncourt, non seulement l'anaphore de « là » scande semblablement le texte, mais ce qui est dit du café de Foi pourrait aussi se dire du couvent des Jacobins :

C'est un comité d'éloquence publique ; là un courrier apporte tous les jours le bulletin des séances de l'Assemblée dont on fait lecture dans les commentaires et les interruptions de chacun ; là, descendent s'épurer « les superbes motions qui se rédigent au troisième étage » ; là, on chasse honteusement tous les espions de l'ancienne police ; là, chaises, tables de marbre, tout est piédestal pour crier plus haut ; là, brochures, pamphlets politiques sont lus à haute voix ; de là, les ordres partent ; de là, les proscriptions sortent, qui jettent celui-ci au bassin, ou font bâtonner celui-là ; là, le timide prend l'habitude d'un auditoire et essaye une catilinaire².

Les Goncourt renvoient en note à une *Vie privée de M. Jean-Sylvain Bailly*, mais ce qui est dit du « timide » pourrait tout aussi bien s'appliquer à Robespierre dont Michelet dresse un premier portrait, avec « sa voix faible et un peu aigre, sa maigre et triste figure, son invariable habit olive (habit unique, sec et sévèrement brossé)³ ». Dans cette façon d'exploiter le portrait physique (en renvoyant au besoin à une iconographie), de faire parler l'habit (même s'il ne le détaille pas, Michelet dit à deux reprises qu'il parle à l'unisson de la voix⁴), d'être attentif aux évolutions (« Nous le suivrons de très près et très attentivement, marquant, datant chaque degré dans sa prudente carrière, notant aussi sur son pâle visage le profond travail qu'y fera la Révolution⁵ »), mais aussi de retra-

1. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, op. cit., Livre IV, chap. V, p. 475.

2. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, op. cit., chap. VIII, p. 193.

3. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, op. cit., Livre IV, chap. V, p. 476.

4. *Ibid.*, p. 476 et 489.

5. *Ibid.*, p. 476.

cer une biographie solidement documentée par des appels aux pièces diverses des dépôts d'archives ou des collections privées¹, on retrouve, au-delà de cet extrait manifestement transposé, des éléments de méthode qui ont très profondément inspiré les Goncourt.

De la fête de la Fédération au mobilier domestique

Michelet accorde une place de tout premier plan, dans son *Histoire de la Révolution française*, à la constitution des fédérations, qui aboutit à la fête du 14 juillet 1790 au Champ-de-Mars. C'est pour lui le moment où se constitue, de province en province, le véritable sentiment d'unité de la nation, que détruiront ensuite les dissensions de tous ordres. Il met en scène ce moment en un mouvement ascendant qui se déploie sur les douze chapitres de son Livre III. Le dernier chapitre est réservé à l'événement parisien. Michelet y semble suivre d'assez près le résumé de la cérémonie fourni par Thiers², tout en empruntant des détails à des récits plus circonstanciés (comme celui de François d'Escherny, écrivain suisse proche des Encyclopédistes, présent à Paris jusqu'en 1792³).

Cet événement, comme la plupart des grandes scissions politiques de la Révolution française, devient chez les Goncourt un simple marquage chronologique, très rapidement évoqué⁴. À la différence de Michelet, rien n'apparaît de ce qui s'est passé en province. Et d'Escherny est chez eux l'objet d'une référence explicite, à l'aide d'une note de pas de page et d'un marquage en italique :

La fédération du 14 juillet 1790 ! – Un Champ de Mars créé en trois semaines !
Le serment d'union « de la grande famille des Français » béni par deux cents
prêtres en surpris ! Sous la pluie, des centaines de mille hommes acclamant la nation,
la loi, le roi ! tout un peuple qui jure la liberté⁵ !

1. Michelet indique ses sources de façon assez précise dans cette première esquisse biographique de Robespierre : pour la mention du premier acte notarié établi par la famille Robespierre, il indique en note : « Collection de M. Gentil, à Lille » ; pour l'année de naissance, il souligne comment le document officiel lui permet de corriger une erreur communément admise (en note : « M. Degeorge a bien voulu m'envoyer d'Arras l'acte de naissance retrouvé récemment. »). Plus loin, il mentionne en note le « premier portrait de Robespierre (collection de M. de Saint-Aubin) » (*ibid.*, p. 477 et 479).

2. Adolphe Thiers, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Furne, 1839 (9^e éd.), t. I, chap. V, p. 240 sq.

3. François Louis d'Escherny, *Tableau historique de la Révolution jusqu'à la fin de l'Assemblée constituante*, Paris, 1815, Seconde édition, Tome II, Lettre X (datée du 10 août 1790), « Sur la fédération du 14 juillet 1790, et les travaux du Champ-de-Mars qui l'ont précédée », p. 35 sq.

4. Je renvoie aux analyses de Robert Ricatte (*La Création romanesque chez les Goncourt, 1851-1870*, A. Colin, 1953, p. 61-63) et de Jacques Landrin (« *Histoire de la société française pendant la Révolution* », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 2, 1993, p. 13-26).

5. Ici intervient l'appel de note des Goncourt qui indiquent en bas de page : « *Tableau historique*, par d'Escherny. Vol. II » (*Histoire de la société française pendant la Révolution*, op. cit., chap. IV, p. 90). Outre l'expression en italique, les Goncourt empruntent aussi à d'Escherny sa phrase « la loi, la foi, le roi, la liberté et la patrie forment comme une nouvelle chaîne, que tout

Si d'Eschery est une référence avouée des Goncourt, c'est qu'il fait lui-même explicitement le lien avec le contexte plus large de la fête (« Les fêtes, les bals et les repas se sont succédé pour eux [les députés militaires] pendant huit jours sans interruption. À peine se sont-ils couchés. Chaque maison de Paris en avait logé volontairement quelques-uns. J'en avais aussi chez moi¹. »). Il mentionne aussi quelques détails équivoques (« Deux cents mille femmes vêtues de blanc, exposées à l'inclémence immédiate des éléments, furent en peu de temps pénétrées et percées par la pluie ; leurs robes déformées, adhérentes au corps, et la mousseline collée sur leurs membres transis, en dessinaient à l'œil les contours². »). Il fraie ainsi la voie aux Goncourt qui évoquent le séjour dans la capitale de ces visiteurs provinciaux :

Quel accueil fait Paris à cette province qui vient mettre la main dans la sienne ! Musées, monuments, tout est ouvert à ces frères en visites. C'est à qui leur fera goûter le vin, les illuminations, les plaisirs, les vivats, les spectacles et le patriotisme de la capitale. L'auberge est pour eux en chaque maison de la ville³.

Et le récit tourne à la satire violente quand les Goncourt décrivent sur une vingtaine de lignes un Guide de visite qui évoque le renchérissement des prix en matière de prostitution et donne une liste des filles et des tarifs pratiqués⁴.

Le moment politique est donc surtout l'occasion d'évoquer un contexte culturel et social, de mettre en scène un mode de vie, dont on va voir que les liens avec le politique sont régulièrement rappelés, de façon à en figurer l'incarnation symbolique. Après la fête de la Fédération, les Goncourt évoquent une « insurrection », mais c'est une « insurrection du goût » :

Au lendemain de cette fédération, il y eut une grande insurrection, une insurrection brutale et déplorable, quoiqu'à peine visible, importante pour l'histoire, non de l'homme, mais de sa vie environnante, pour ainsi parler, et dont nul historien n'a entretenu ses lecteurs. Cette insurrection qui, à une ou deux années de là, devint un triomphe et une révolution, ne se fit point contre ce qui restait de

Français s'efforce de porter et d'échanger contre ses anciens fers. » (Eschery, *Tableau historique de la Révolution*, op. cit., p. 42). Mais on voit comment ils la retravaillent et lui ôtent sa dimension méliorative.

1. Eschery, *Tableau historique de la Révolution*, op. cit., p. 53.

2. *Ibid.*, p. 46.

3. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, op. cit., chap. IV, p. 90.

4. Ce texte (*Tarif des filles du Palais-Royal, lieux circumvoisins, et autres quartiers de Paris, avec leurs noms et leurs demeures*, 1790) a été republié dans la revue *Vacarme*, n° 63, 2013-2, p. 162-167 sous le titre « Les commerçantes de Cythère », <http://www.cairn.info/revue-vacarme-2013-2-page-162.htm> (consulté le 15 avril 2016).

royauté en France, mais contre ce qui lui restait de bon goût. Je veux parler de l'introduction du goût grec et du goût romain dans l'ameublement¹.

On voit à la fois comment ils soulignent la nouveauté de cette thématique dans l'approche de l'historien (il s'agit de faire l'histoire de la « vie environnante, pour ainsi parler » : les mots n'existent même pas encore pour la nommer) et comment ils la légitiment en détournant à son profit le vocabulaire de l'histoire politique. Ils vont alors, dans toute la suite du chapitre, exploiter divers extraits du *Journal de la mode et du goût* (1790-1792), périodique rédigé par Jean-Antoine Le Brun, qui prend la suite du *Magasin des modes nouvelles françaises et anglaises* (1786-1789)² : un « Avis » commercial, du « sieur Boucher, marchand tapissier, rue de la Verrerie », dans la livraison du 25 juin 1790 ; une description de mobilier accompagnée d'une gravure, dans le numéro du 15 août 1790 ; une description d'objets d'ornements, également accompagnée d'une gravure, dans le numéro du 15 janvier 1791 ; la description d'un salon et sa gravure dans la livraison du 5 février 1791. Les Goncourt opèrent un montage de ces extraits qui respecte globalement l'ordre des livraisons et intègre diverses citations, mais au fil d'un micro-récit qui semble mêler la diatribe au reportage :

Le monde de Louis XV s'était voulu un entour à sa guise. [...] « Nous avons changé tout cela », disait au mois de juillet 1790 un marchand tapissier de la rue de la Verrerie, M. Boucher. « La liberté, consolidée en France, a ramené le goût antique et pur, qu'il ne faut pas confondre avec le goût ancien et gothique, » – disait un journaliste sortant de ses magasins. Alors cachez-vous, marqueteries de Boule [sic] ! nœuds de ruban et rosettes de bronze dorées d'or moulu, surdorés et perluisants ! Cachez-vous, cachez-vous, merveilles de Bernard ! – c'est l'heure « des objets analogues aux circonstances présentes³. »

Les Goncourt s'inspirent de descriptions de mobiliers qui portent la marque du contexte politique, ne serait-ce que dans leur dénomination (lit à la Révolution, lit patriotique, lit à la Fédération) ou dans leur ornementation, mais ils

1. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, op. cit., chap. IV, p. 91-92.

2. Pour l'histoire de ce *Journal de la mode et du goût*, ou *Amusements du salon et de la toilette* (chez Buisson, libraire), voir le site « Le Gazetier révolutionnaire, ressources numériques sur la presse révolutionnaire », <http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0860-magasin-des-modes-nouvelles> (consulté le 15 avril 2016).

3. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, op. cit., chap. IV, p. 92. Voir le *Journal de la mode et du goût*, Avis du 25 juin 1790 (« Le sieur Boucher, marchand tapissier, rue de la Verrerie, connu, depuis quelques années, pour la pureté de son goût dans les ameublements, vient d'enrichir son magasin de différents objets analogues aux circonstances présentes. »), et la livraison du 15 août 1790. Les Goncourt évoquent ici deux ébénistes, concepteurs de meubles luxueux, André-Charles Boule (1642-1732) et Bernard Van Risen Burgh (1705-1766).

accentuent encore le triomphe bourgeois¹ que constitue pour eux cette mutation des modes :

À la suite du lit à la Révolution, tenant le milieu entre la forme des lits à la polonaise et en chaire à prêcher, et orné de franges étrusques, – l’envahissement se fait quotidien de tout le suppellectile romain, bourgeoisement, déplaissamment approprié aux besoins modernes².

À l’appui de ce discours de portée générale qui accentue la teneur politique du propos, ils usent de divers traits stylistiques pour dynamiser leur présentation ; un futur prédictif décrit notamment la marche à suivre pour une France personnifiée qui fait elle-même usage du mobilier :

La France va vivre dans un décor de tragédie. Son épiderme spartiate, elle l’assoira sur des chaises étrusques en bois d’acajou, dont le dossier sera en forme de pelles et orné de camées, ou bien composé de deux trompettes et d’un thyrsé liés ensemble. Elle se reposera de ses chaises dans des fauteuils antiques, dont le bois ainsi que le dos sera de couleur bronze. L’heure ? elle l’entendra sonner à cette pendule civique, avec les attributs de la liberté, colonnes de marbre et de bronze doré représentant l’autel fédératif du Champ de Mars. Elle se couchera dans les lits patriotiques ; « en place de plumets, ce sont des bonnets ou bout de faisceaux de lance qui forment les colonnes du lit ; ils représentent l’arc de triomphe élevé au champ de Mars le jour de la confédération³. »

Autre trait stylistique : la prise à partie du lecteur, invité à porter à son tour un jugement sévère :

Sur les panneaux géométriques des salons nouveaux, il règne ce brun très foncé mélangé de plusieurs couleurs qu’on nomme genre étrusque. Voyez ce cliquetis de tons : au plafond est une rosace en forme de parasol brun rougeâtre ; une frise bleu de ciel, sur laquelle des cornes d’abondance blanches ; aux côtés de la glace deux pilastres, bordure violette, fond bleu de ciel, feuilles de vigne blanches for-

1. Ce triomphe bourgeois est par ailleurs un des fils conducteurs du chapitre IV de l’*Histoire de la société française pendant la Révolution*, malgré l’aspect hétéroclite que ce chapitre présente de prime abord (« Madame et monsieur Bailly. – La fédération. – Le mobilier. – Les coulisses du Théâtre-Français »). Le couple Bailly emblématise le rêve bourgeois d’un mode de vie aristocratique ; l’accent mis sur Mme Bailly et l’intérieur domestique (« le lit du couple est comme un trône ») prépare l’évocation du mobilier.

2. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, *op. cit.*, chap. IV, p. 93. Le substantif *suppellectile* reproduit le mot latin *suppellex*, *suppellectilis*, qui désigne le mobilier. L’énoncé dépréciatif contraste fortement avec le ton du *Journal de la mode* (25 juin 1790) : « [...] lits à la révolution, avec des franges étrusques, ornées de jasmins et de torsades d’un nouveau goût. Le mélange heureux de plusieurs couleurs sur un brun très foncé, qui forme ce qu’on appelle le genre étrusque, donne aux étoffes un relief dont on n’avait pas encore eu l’idée jusqu’à présent. La forme de ces lits tient le milieu entre celle des lits à la polonaise et en chaire à prêcher. »

3. E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant la Révolution*, *op. cit.*, chap., p. 94. Nous avons souligné tous les emprunts des Goncourt au *Journal de la mode* (25 juin 1790). On constate que ces emprunts excèdent ceux qu’ils signalent explicitement par des guillemets.

mant ornement ; grands et petits panneaux brun clair, bordures violettes, ornés de petits parasols verts et de camées à fond bleu, à figures blanches, à ornements brun rouge ; et dans ce tapage de chocolat où détonnent le rouge et le vert, essayez de vous rappeler les nuances rompues de jadis, les dégradations rose, amarante, lilas gris, vert d'émeraude, vert de mousse, aventurine, citron, paille, soufre ; douce gamme qui chantait moelleusement sur les meubles, sur les murs du temps passé¹ !

Si l'orientation idéologique du propos est absolument opposée à celle de Michelet, on peut néanmoins se demander si l'attention portée par les Goncourt au mobilier ne prend pas la suite de son intérêt pour les nouveaux symboles qui émergent sous la Révolution². Scrutant les procès-verbaux manuscrits des fédérations de province, Michelet note en effet :

Leur grande affaire, en général, où ils ne réussissent pas toujours bien heureusement, c'est de trouver des signes visibles, des symboles, pour exprimer leur foi nouvelle. À Dôle, le feu sacré où le prêtre doit brûler l'encens sur l'autel de la patrie fut, au moyen d'un verre ardent, extrait du soleil par la main d'une jeune fille. À Saint-Pierre (près Crépy), à Mello (Oise), à Saint-Maurice (Charente), on mit sur l'autel la Loi même, les décrets de l'Assemblée. À Mello, elle y fut portée dans une arche d'alliance. À Saint-Maurice, elle fut posée sur une mappemonde qui servait de tapis d'autel, et placée avec l'épée, la charrue et la balance, entre deux boulets de la Bastille³.

Et cela le conduit, ailleurs, à noter un élément de costume :

Partout, le vieillard à la tête du peuple, siégeant à la première place, planant sur la foule. Et autour de lui, les filles, comme une couronne de fleurs. Dans toutes ces fêtes, l'aimable bataillon marche en robe blanche, ceinture à la nation (cela voulait dire tricolore). Ici, l'une d'elles prononce quelques paroles nobles, charmantes, qui feront des héros demain. Ailleurs (dans la procession civique de Romans en Dauphiné), une belle fille marchait, tenant à la main une palme, et cette inscription : Au meilleur citoyen!... Beaucoup revinrent bien rêveurs⁴.

Les sources mêmes des Goncourt les encouragent aussi à faire ce lien entre le symbole explicite d'une part, et le marquage symbolique des vêtements ou du décor d'autre part : le *Journal de la mode* a ainsi décrit par le menu une médaille

1. *Ibid.*, p. 95. Les Goncourt transposent la description du *Journal de la mode* (5 février 1791).

2. Michelet juge ailleurs cette matérialité symbolique secondaire (« Tous les vieux emblèmes pâlissent, et les nouveaux qu'on essaie ont peu de signification. Qu'on jure sur le vieil autel, devant le Saint-Sacrement, qu'on jure devant la froide image de la Liberté abstraite, le vrai symbole se trouve ailleurs. C'est la beauté, la grandeur, le charme éternel de ces fêtes: le symbole y est vivant. / Ce symbole pour l'homme, c'est l'homme. » *Histoire de la Révolution française, op. cit.*, Livre III, chap. XI, p. 406). Mais il reconnaît la place importante qu'elle occupe néanmoins dans les cérémonies qu'il relate.

3. *Ibid.*, p. 413.

4. *Ibid.*, p. 407.

donnée aux participants de la fête de la Fédération, parmi les parures qu'il évoque habituellement :

On donne à chacun des Députés, et des Membres de la Fête, un jeton ou une médaille, dont le dessin a été imaginé par M. Gatteau : un côté représente la France debout devant l'Autel de la Patrie, ayant la main droite sur le livre de la Constitution, et tenant de la main gauche un faisceau d'armes ; au bas de l'Autel, la Félicité publique, avec ses attributs ; derrière, un drapeau dont la lance porte un bonnet phrygien ; dans le haut, la Vérité qui repousse les nuages¹.

Évoquant les préparatifs de la fête, le même *Journal de la mode* analyse, sur le ton satirique des *Lettres persanes*, comment l'habit opère une réduction symbolique des événements, et manifeste souvent une adhésion de façade. Se trouve du même coup soulignée la plasticité du vêtement, dans sa capacité à rendre compte du moment :

Tout à Paris est soumis à l'empire de la mode ; le patriotisme et la raison n'en sont pas exempts ; on l'a vu, ces jours derniers, au *champ de Mars*. Dimanche quatre de ce mois, quelques citoyens des deux sexes, au moment de la retraite des ouvriers, se sont amusés à transporter des brouettées de terre. [...] Des femmes délicates, en robe de linon et en chapeau, chargeaient des tombereaux [...] Les jours suivants l'empressement a été universel [...] ; il n'est pas jusqu'aux *aristocrates* qui n'aient voulu avoir l'air au moins d'y prendre part. On en a vu plusieurs courir les rues de Paris, et se promener dans les jardins publics, la pelle de bois à la main, portant, sur un gilet élégant, une veste de travail faite pendant la nuit pour la circonstance, avec un *pantalon* de coutil, qui laissait voir, au bas de la jambe, un bas de soie blanc bien tiré, enfin des souliers à rosettes, parfaitement cirés et très-luisants. [...] Il est probable que si les travaux eussent duré encore quelques jours, on aurait vu aux Tuileries des femmes de la cour avec une canne dont la pomme aurait figuré une *pelle* ou une *pioche*, et avec des bonnets *au tombereau* ou à la *brouette*².

*

Il semble donc pertinent, au vu de ces emprunts stylistiques ou méthodiques assez nets, de voir en Michelet un véritable modèle pour l'écriture historique que mettent en place les Goncourt au milieu des années 1850, même si, bien évidemment, leurs motivations politiques sont diamétralement opposées.

Néanmoins les Goncourt ont frayé, sous l'influence de Michelet, une voie que l'historien romantique lui-même n'entendait pas sonder si profondément. Dans la préface qu'il rédige en 1868 à une nouvelle édition de l'*Histoire de la Révolution française*, il manifeste ses réserves à l'égard d'une histoire trop réduite à une érudition minutieuse :

1. *Journal de la mode*, *op. cit.*, 15 juillet 1790, p. 5 « Confédération française ».

2. *Ibid.*, p. 3-5.

C'est une vaine ostentation d'émailler constamment sa page de ces renvois à des livres connus, à des brochures de petite importance, et d'attirer l'attention là-dessus. Ce qui donne autorité au récit, c'est sa suite, sa cohésion, plus que la multitude des petites curiosités bibliographiques.

Il semble rejoindre les critiques à l'encontre « De la curiosité en littérature », formulées par un Armand de Pontmartin deux ans plus tôt :

Dans les civilisations extrêmes, surmenées, poussées de ton, l'envie de savoir et de regarder prend des allures particulières ; elle ne s'applique pas toujours aux choses vraiment dignes d'attirer les regards et de solliciter la science. Il lui faut le bizarre, le superflu, le rare, – c'est le mot dont se servent les initiés – ou, en d'autres termes, le curieux¹.

Et les Goncourt sont pour le critique l'incarnation même de cette déviance culturelle, qui les conduit à n'être plus que des compilateurs de détails matériels :

En essayant de raconter ou de décrire successivement la société française pendant la Révolution et pendant le Directoire, ils n'ont rien négligé pour donner à leur histoire les allures d'une revendeuse à la toilette. On étouffe dans ces volumes comme dans ces magasins où s'accumulent toutes les laideurs et toutes les pauvretés faites avec d'anciennes richesses et d'anciennes élégances. Dans ce fouillis de noms propres, on éprouve un étourdissement qui rend incapable d'apercevoir un coin d'horizon, de recueillir une idée, de préciser un souvenir. Il semble que l'historien se soit fait commissaire-priseur. MM. de Goncourt dans leur nouveau livre [...] viennent nous dire : « l'anecdote, c'est la boutique à un sou de l'histoire ». [...] ils ajoutent, quelques pages plus loin : « Prenez un siècle près du nôtre, un siècle immense ; brassez une mer de documents, trente mille brochures, deux mille journaux ; tirez de tout cela, non une monographie, mais le tableau d'une société, vous ne serez rien qu'un aimable fureteur, un joli curieux, un gentil indiscret. » – [...] À qui la faute ? On est puni par où l'on a péché. L'anecdote, le détail matériel, le détrit du passé, le haillon traînant dans le ruisseau, ne peuvent donner que ce qu'ils ont. [...] Vous destituez l'idée au profit des yeux ; vous nous dégoûtez de réfléchir pour nous forcer de regarder ; soit : mais alors ne vous étonnez pas si l'idée prend sa revanche. Ceux qui, se livrant à une orgie de lectures indigestes, ne savent pas en extraire l'âme, former un esprit de cette masse de corps inertes, ceux-là n'ont que ce qu'ils méritent quand on les traite négligemment de compilateurs et de fureteurs².

1. Armand de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, 4^e série, Paris, M. Lévy, 1867, chap. I, « De la curiosité en littérature » (mai 1866), p. 3 [compte rendu du volume des Goncourt *Idées et sensations* (1866)].

2. *Ibid.*, p. 11-12. Pour une appréciation plus positive de cette histoire de collectionneurs pratiquée par les Goncourt, voir Paul Bourget (« Edmond et Jules de Goncourt », dans *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, 1885), Remy de Gourmont (« Les Goncourt » dans *Le Second Livre des masques*, 1898), et mes analyses dans *Poétique de la collection*, *op. cit.*, p. 81-83.

Sous une forme qui privilégie effectivement la mosaïque documentaire, c'est bel et bien la voie des *cultural ou material studies* que les Goncourt ont préparée. Ils citent Alexis Monteil et Augustin Thierry dans une de leurs préfaces¹, n'osant peut-être trop ouvertement se réclamer d'un Michelet dont ils n'ont pas la ferveur révolutionnaire. Sur le chemin qui les relie à nous, il faut également placer Marx et sa « fantasmagorie de la marchandise », Mauss, Baudrillard et son *Système des objets*, Barthes et ses *Mythologies* ou son *Système de la mode*, Arjun Appadurai qui évoque *The Social Life of Things*², et jusqu'à Jacques Rancière qui rétablit bien Michelet à l'origine de ce « discours du lieu et des choses » que commence à devenir l'histoire :

Ce monde des témoins muets que l'historien amène à une signification sans mensonge, c'est en effet cela que l'histoire de notre siècle revendiquera comme son domaine [...]. L'excès « romantique » de Michelet n'est que l'excès de la fondation, de l'ordre symbolique qui rend possible les déchiffrements d'une histoire plus sobre : [...] déchiffrement de tous les monuments et de toutes les traces de ce qu'on appellera civilisation matérielle ; le monde des objets et des outils, les pratiques du quotidien, les usages du corps et les conduites symboliques [...].³

Indéniablement les Goncourt ont participé, aux côtés de Michelet, à cette mise en place d'une nouvelle histoire, tout en poursuivant, certes, des projets différents : Michelet cherche les nouveaux symboles d'une histoire politique refondée ; les Goncourt, en scrutant les décors révolutionnaires, posent les premiers jalons d'une histoire des représentations, que toutes leurs études sur le XVIII^e siècle chercheront à approfondir⁴.

Dominique PETY

1. *L'Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, d'A. Monteil (dix volumes dont le premier paraît en 1827), s'oppose violemment à l'histoire traditionnelle, appelée l'« histoire bataille », et s'intéresse moins aux faits qu'aux mœurs, aux arts, aux institutions. A. Thierry, dont l'œuvre d'historien commence également dans les années 1820, fait paraître en 1850 *L'Histoire de la formation et des progrès du Tiers État*, où il se propose « la recherche et la discussion des faits sans autre dessein que l'exactitude ».

2. Arjun Appadurai *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, New York, Cambridge University Press, 1986.

3. J. Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Seuil, 1992, p. 120-121.

4. Voir notamment J.-L. Cabanès, « Les Goncourt amateurs d'histoire », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 12, 2005, p. 19-36.